Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 14 (2020)

Eugène de Sartiges au Pérou (1833-1835) : un explorateur si dilettante ?

Pascal Riviale

www.hisal.org | décembre 2020

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine, 2020, vol. 14, article n°1, 27 p.

Eugène de Sartiges : un explorateur si dilettante ?

Pascal Riviale*

Eugène de Sartiges (1809-1892), diplomate de profession puis sénateur, est encore un peu connu des amateurs de littérature de voyages pour le joli récit qu'il fit de son voyage au Pérou, publié en 1851 dans la *Revue des deux mondes*. Dans cette série d'articles il relate de façon assez légère et enlevée ses aventures et mésaventures, donnant ainsi au lecteur une impression de dilettantisme peut-être un peu trompeuse. L'accès à des archives familiales[1] permet de lire son récit et d'appréhender ce personnage avec un autre regard, mettant en évidence sa grande curiosité pour quantité de sujets, avec toutefois un intérêt marqué pour l'archéologie. Ce sera aussi l'occasion de rappeler que, comme cela a été le cas pour la plupart des voyageurs (*Des voyageurs à l'épreuve du terrain...*), Sartiges n'a jamais été seul durant son périple : il était non seulement accompagné, mais également assisté, guidé, hébergé, informé par quantité d'individus, souvent transparents dans les récits et pourtant bien présents à ses côtés. Autant de rencontres qui ne sont pas sans influer sur ce que le voyageur retire de son séjour et qu'il restitue plus ou moins auprès de son entourage ou de son lectorat lorsqu'il publie un récit de ses pérégrinations et observations.

* Archives nationales, centre EREA du Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative, Institut français d'études andines.

[1] Je remercie infiniment Emmanuel de Sartiges pour son accueil chaleureux et la confiance qu'il m'a accordé en me confiant divers documents familiaux dont des transcriptions de la correspondance d'Eugène de Sartiges liée à son séjour en Amérique du Sud. Je tiens également à remercier ici Isabelle Tauzin qui m'a mis en contact avec M. de Sartiges.

Fig.1 : portrait d'Eugène de Sartiges en 1841 (coll. part.)

De nouvelles sources pour une relecture du voyage d'Eugène de Sartiges

Jusqu'à présent, le périple d'Eugène de Sartiges était essentiellement connu au travers du récit qu'il en avait fait dans la *Revue des deux Mondes* en 1851. Ce récit était par certains aspects relativement développé et pour d'autres nettement plus allusif. Les dates et la durée précises de son voyage n'étaient même pas connues ; Raúl Porras Barrenechea fut le premier à évaluer ces dates à partir d'indices trouvées dans le récit (Porras Barrenechea 1947 : XVI). C'est en … 2019 que, sur les conseils d'Isabelle Tauzin, je suis entré en contact avec Emmanuel de Sartiges, arrière petit-fils du diplomate voyageur. Une visite chez ce fort aimable monsieur m'a permis d'avoir immédiatement accès aux documents d'archives qu'il avait précieusement conservés. Ce petit ensemble de pièces diverses était à la fois enthousiasmant par ce que j'y découvrais et frustrant car ce n'était – aux dires de mon hôte – qu'une partie de ce qui avait pu exister mais qui semblait avoir disparu, suite à un partage des archives au sein de la famille. Ce que j'ai pu voir sur place consistait en un ensemble de notes éparses de la main d'Eugène de Sartiges : une série de feuillets particulièrement difficiles à déchiffrer semblant correspondre à un brouillon de récit de vie ; des notes relatives à son séjour en tant que diplomate en Perse ; quelques feuillets de brouillons de son récit du voyage au Pérou ; une série de dessins à l'aquarelle (dans le registre « costumbriste » du Pérou, à l'exception d'une représentation de ruines incas apparemment croquées par Sartiges lui-même lors de sa traversée du lac Titicaca) et enfin une série de cartes manuscrites ainsi

qu'un plan sur calque. A cela s'ajoutait une transcription - faite il y a quelques décennies ? - de lettres envoyées par Eugène de Sartiges à sa famille et à des proches, depuis son départ de France (Le Havre, mai 1833) jusqu'à son retour à Rio de Janeiro après son voyage au Pérou et en Bolivie (Rio, juin 1836). Le plus intriguant étaient cet ensemble de cartes et ce plan, dont je comprendrais plus tard l'origine ; mais le plus immédiatement frappant étaient ces superbes dessins représentant de manière « pittoresque » des types et des scènes du Pérou[2]. Certains d'entre eux pouvaient être sans grand doute être identifiés comme des œuvres du fameux artiste populaire Pancho Fierro ; d'autres étaient clairement d'autres mains- des imitations pas toujours très habiles du maître péruvien évoqué à l'instant. C'est à partir de ces archives un peu hétéroclites et énigmatiques que j'ai entrepris de relire le voyage d'Eugène Sartiges au Pérou et en Bolivie. Nombre de ces documents recelaient des indices que je pense avoir déchiffrés, me permettant alors de présenter une vision un peu renouvelée de ce récit voyage et de son auteur.

Un voyage de découverte et de loisir

Eugène de Sartiges est né à Gannat le 17 janvier 1809, au sein d'une famille de la veille noblesse auvergnate. Fils d'un d'officier émigré sous la Révolution puis réintégré dans l'administration royale à la Restauration, il intègre en 1830 le corps diplomatique par recommandation du Duc de Castries, commençant comme attaché non rémunéré à la légation de France à Rome. Le 23 avril 1833 il est nommé secrétaire à la légation de France à Rio de Janeiro. Pour le jeune homme c'est une nouvelle aventure qui commence, qu'il présente d'ailleurs dans une lettre à sa mère de manière assez débonnaire – peut-être aussi pour la rassurer :

> Je pars ce soir vendredi ; demain matin j'arrive en Angleterre, dans sept jours je m'embarque sur un bon bâtiment anglais et après cinquante jours de navigation, je suis rendu dans un superbe pays où le climat est salubre ; je serai dans une bonne maison, bien soigné, bien dorloté, je m'occuperai de ma carrière et après dix-huit mois, je reviendrai en Europe après avoir achevé le plus beau des voyages.[3]

Après une traversée de 42 jours, en compagnie de son chef à la légation, le comte de Saint-Priest, Eugène de Sartiges arrive à Rio de Janeiro en juillet 1833. Une très bonne entente s'établit entre eux : « M. de Saint-Priest est fort bon garçon, nullement exigeant, me traite comme un camarade, ce dont je n'abuse pas »[4]. L'activité à la légation ne semble pas très accaparante et le jeune secrétaire s'ennuie. Une opportunité exceptionnelle s'offre à lui : profiter du prochain départ d'un navire de la

[2] J'ai pu par la suite en voir une autre série chez Grégoire, fils d'Emmanuel de Sartiges ; qu'il soit également vivement remercié pour son accueil et sa disponibilité.

[3] Archives familiales de Sartiges, lettre d'Eugène de Sartiges à sa mère (Le havre, 31 mai 1833).

[4] Ibid. (Rio de Janeiro, 27 juillet 1833).

marine nationale pour aller visiter le Pérou. Ce qu'il annonce à sa mère seulement quelques semaines après son arrivée au Brésil :

> Dans quatre jours, je vais partir pour un bien long et bien beau voyage. Peut-être serez-vous longtemps sans recevoir de mes nouvelles, mais ne soyez pas inquiète de ce silence et dites-vous qu'à 4000 lieues d'Europe, il faut bien des jours pour donner de ses nouvelles à sa famille. Prenez une carte de géographie et suivez-moi dans ce voyage. Je m'embarque le 1er septembre sur la corvette *La Favorite* commandée par M. Hamelin [Ferdinand Alphonse, 1796-1864], le neveu de l'amiral. Nous doublons le cap Horn, extrémité de l'Amérique du sud, et nous allons au Chili. Ceci est une traversée de deux mois. Du Chili je vais à Lima, capitale du Pérou ; je visite cette province remarquable par ses restes d'antiquités indiennes et ses mines d'or, d'argent et de cuivre. Je reviens au Chili et, traversant toute la largeur du continent américain en cet endroit, je reviens par la province de Buenos Ayres à la ville de Buenos Ayres et de là au Brésil. C'est un superbe voyage qui me demandera au moins six mois, mais nous n'avons rien à faire la légation de Rio et M. de Saint-Priest a été le premier à m'encourager dans ce projet de voyage. Ma position me permet de profiter des bâtiments de la marine française[5].

Durant la navigation Sartiges écrit à sa mère pour l'informer d'un changement dans l'itinéraire :

> Mon plan est de nouveau modifié ; je débarque sur la côte du Pérou, près d'Arequipa, je vais à Cusco, la ville des rois Incas et fais tout le trajet de Cusco à Lima par terre. C'est un beau et intéressant voyage que bien peu de Français et même d'Européens ont fait avant moi.[6]

Courant novembre 1833 il aborde enfin le Pérou en débarquant à Islay, petit port intermédiaire peu pratique mais néanmoins très fréquenté car il servait de point de débouché à l'océan pour la grande ville commerçante d'Arequipa. Sartiges rejoint aussitôt cette capitale régionale, où il fait la connaissance de Flora Tristan, écrivaine pionnière du socialisme et du féminisme, qui aura d'ailleurs des mots parfois assez durs pour évoquer le jeune diplomate dans son propre récit de voyage (Tristan 1999). Ses premières impressions du pays sont très négatives :

> C'est un affreux pays que le Pérou, plaines et montagnes y sont de sable, l'eau manque, le bois manque. La population se presse dans les endroits où coule une source ou un filet d'eau et là ils cultivent, à force de soins et d'irrigation, blé, figues et oliviers. Cette population indienne ou métisse est affreuse, sale et dégoûtante. Elle vit dans des cabanes de roseaux, se nourrit de maïs et boit comme luxe une bière de maïs fermenté, la chicha.

Si le désert côtier est, il est vrai, peu accueillant, en revanche la « ville blanche » d'Arequipa, réputée pour sa beauté, modère un peu son impression initiale. Cependant il conservera durant tout son voyage une appréciation très défavorable quant aux Péruviens qu'il regarde d'un œil très condescendant. Passées quelques semaines à

[5] Ibid. (Rio de Janeiro, 27 août 1833).

[6] Ibid. (Valparaiso ? 3 novembre 1833).

fréquenter les salons de la bonne société locale, Sartiges emprunte la route de la Cordillère pour rejoindre Puno, passer en Bolivie, visiter les environs du lac Titicaca, puis remonter vers le Nord, vers Cusco, l'antique cité inca, qu'il atteint vers la mi-février 1834. En cours de route, tout l'intéresse et il fait parfois, comme on le verra plus loin, des détours inconfortables afin de satisfaire sa curiosité : « Je me suis occupé des antiquités et traditions de chaque province ; de leurs différents produits, de leurs mines d'or, d'argent, de cuivre dont sont remplies toutes les montagnes, des mœurs du gouvernement et du commerce »[7]. Alors qu'il voyage dans le Pérou méridional une révolution éclate, rendant les routes encore moins sûres. Ce n'est qu'après un séjour de deux mois à Cusco qu'il peut reprendre ses pérégrinations. Ayant appris l'existence de ruines mystérieuses connues sous le nom de Choquequirao, il fait part de son projet de les explorer au propriétaire de l'hacienda de Huadquiña, lequel lui propose de faire ouvrir un chemin par quelques-uns de ses ouvriers. En attendant l'exécution des travaux nécessaires, Sartiges fait un crochet en direction des abords de la forêt amazonienne. La vallée de Santa Ana (où se trouve l'hacienda de Huadquiña) constituait l'une des voies d'accès traditionnelles à la forêt et était couramment empruntée. Ce n'est donc nullement un exploit à porter au crédit de Sartiges que d'avoir emprunté cet itinéraire, en revanche il convient de reconnaître une fois encore l'esprit de curiosité qui l'anime. A la mission de Cocabambilla (à quelques kilomètres au Nord-Est de Huadquiña) il fait la rencontre d'un groupe d'Indiens Antis convertis et décide de les suivre jusqu'à leur village situé un peu plus loin vers l'Est. Après quelques jours passés en leur compagnie, il rebrousse chemin et se lance à la recherche du site de Choquequirao. Contrairement à ce qui a parfois été écrit, la découverte de ce site préhispanique ne revient pas à Eugène de Sartiges, puisque c'est un érudit local qui lui avait suggéré de le visiter. Il est d'ailleurs probable que bien d'autres personnes (du moins dans cette région) en connaissaient l'existence, voire s'y étaient rendus[8]. Néanmoins, Sartiges a été l'un des tous premiers voyageurs à l'évoquer dans une publication. Nous reviendrons sur cette visite un peu plus loin. Une fois sa curiosité satisfaite, Sartiges reprend sa route, en suivant le chemin de la Cordillère centrale : Abancay (il y passe dans le courant du mois de juillet), Andahuaylas, Chincheros, Ayacucho, pour arriver à Lima en septembre 1834[9]. Pour une raison que l'on ignore, son séjour dans la capitale péruvienne se prolonge et il ne quitte le pays qu'au début du mois de mai 1835 en s'embarquant à bord de *L'Actéon*, brick de la marine nationale, qui le déposera à Rio de Janeiro quelques semaines plus tard. Son voyage, prévu pour six mois, a finalement duré un an et demi.

[7] Ibid. (Cusco, 11 avril 1834).

[8] Le site apparaîtrait dans quelques documents du XVIII[e] siècle, notamment sous la plume des cartographes Cosme Bueno et José Pablo Oricaín (Lecoq 2008 :).

[9] La dernière partie de son itinéraire ne nous est révélée, ni par ses lettres ni par son récit publié ; une carte manuscrite contenue parmi ses papiers personnels pourrait laisser penser qu'il a suivi cette même route de la Cordillère, en passant par Huancayo, le couvent de Ocopa, Jauja, Tarma, pour ensuite redescendre la Cordillère par Yauli, Casapalca, San Mateo, Matucanas, etc.

Sans nouvelles de lui depuis longtemps, la comtesse de Sartiges, probablement inquiète, avait écrit en désespoir de cause au consul général de France en Bolivie. Lequel ne put qu'avouer son impuissance à la renseigner précisément :

> J'ai reçu, il y a peu de jours, la lettre que vous m'aviez fait l'honneur de m'adresser le 4 février dernier et je m'empresse d'y répondre. Je ne puis que vous répéter au sujet de Monsieur votre fils, ce que j'annonce aujourd'hui même à M. le ministre plénipotentiaire de France au Brésil qui a fait auprès de moi la même démarche que vous. Je ne sais absolument rien de Monsieur de Sartiges que ce qu'en a publié un journal de Buenos Ayres il y a environ 4 ou 5 mois. Il paraît qu'il s'était enfoncé dans le pays au nord-est de Cusco et qu'il y avait fait de nouvelles découvertes. J'ai demandé à plusieurs reprises des renseignements sur son compte au gouvernement bolivien avant même d'avoir reçu votre lettre (car j'avais entendu parler de M. de Sartiges à bord de *La Favorite*), je n'en ai pu obtenir aucune. Il paraît que ce jeune homme n'est point entré en Bolivie et j'imagine d'après l'article publié à Buenos Ayres qu'il est depuis longtemps déjà de retour à Rio[10].

Cette lettre révèle combien la circulation des informations était hasardeuse à l'époque: nombre de courriers n'arrivaient jamais ou seulement après un délai conséquent (le courrier de la comtesse de Sartiges avait mis près de sept mois à parvenir à son destinataire). Gilles Béraud, qui a publié la correspondance suivie entre le Muséum d'Histoire naturelle et le naturaliste Alcide d'Orbigny durant son long voyage en Amérique du Sud (de 1826 à 1833), a montré que l'explorateur prenait soin d'envoyer par différents chemins plusieurs exemplaires de la même lettre afin de limiter la perte d'informations, et qu'en dépit de ces précautions certaines de ses lettres ne parvinrent jamais à Paris[11]. Si les relations postales interocéaniques étaient extrêmement longues et aléatoires, il existait d'autres circuits d'information. Ainsi, dans le même temps, un journal de Buenos Aires était en mesure de publier une note sur le voyage effectué par Eugène de Sartiges au Pérou (à partir d'informations communiquées par le voyageur lui-même ?), tandis que le consul de France entendait parler de ce même voyage par l'entremise d'un officier rencontré à bord de *La Favorite*, navire sur lequel Sartiges avait fait la navigation à l'aller.

La fantaisie d'Eugène de Sartiges faillit lui coûter son poste au terme de ce voyage : convoqué à Paris, au ministère des Affaires étrangères, il échappa sans doute à une mise à pied grâce à des soutiens hauts placés. Il put alors poursuivre sa carrière diplomatique : nommé secrétaire à la légation de France à Athènes en 1839, à Constantinople en 1843, puis à Téhéran en 1844 ; nommé envoyé extraordinaire toujours en Perse en 1847, puis ministre plénipotentiaire aux États-Unis en 1851, aux

[10] Archives familiales de Sartiges, lettre du consul général de France à la comtesse de Sartiges (Chuquisaca, 4 septembre 1835).

[11] Béraud 2002 : 10. Sa correspondance est conservée aux Archives nationales sous la cote AJ/15/558.

Pays-Bas en 1859, en Italie en 1862 et au Saint-Siège en 1863 ; il quitta la carrière de diplomate en 1868 pour rejoindre le Sénat. Il décéda en 1892.

Ce voyage de jeunesse, effectué au Pérou entre 1833 et 1835, fut certainement formateur pour lui et semble l'avoir marqué durablement – nous en voulons pour premier indice ce récit publié bien des années plus tard. Eugène de Sartiges l'avait entrepris, on l'a vu, comme un voyage de découverte, mené sans a priori, où tout était perçu comme potentiellement intéressant. Mais pour mener à bien cette entreprise – loin d'être une déambulation individuelle menée au hasard - il fallut au jeune homme compter sur de nombreux conseils et soutiens.

Une assistance souvent invisible mais réelle

À travers le propre récit de Sartiges ou bien d'autres sources parallèles (ses lettres personnelles, ainsi que le témoignage de Flora Tristan) , un constat s'impose : il n'a jamais été seul dans ce voyage. Cela paraît évident, mais il convient de s'attarder sur le fait, car c'est un aspect de l'historiographie des explorations qui est souvent négligé car sans doute considéré comme accessoire, alors qu'il est au contraire essentiel. Tout d'abord Eugène de Sartiges s'est rendu au Pérou accompagné d'un domestique. Possiblement celui qui était à son service depuis son arrivée au Brésil (peut-être même avant : il s'agirait alors de quelqu'un qu'il aurait engagé en France pour le suivre jusqu'au Brésil). Sartiges y fait référence dans l'une de ses premières lettres à sa mère : « ma seule dépense est mon domestique et deux chevaux »[12]. Flora Tristan, qui se trouvait au même moment que lui à Arequipa quelques mois plus tard, nous livre quelques informations supplémentaires sur ce personnage transparent mais indispensable : « Le vicomte avait auprès de lui, pour le servir, non un domestique, mais un espèce de Michel-Morin, qu'il appelait son homme. C'était un ancien militaire, robuste, adroit, intelligent, sachant un peu de tout […]. Je n'ai jamais parlé à ce dernier »[13]. Au-delà de ce seul individu placé à son service de façon permanente, Sartiges – comme tous les autres voyageurs en Amérique du Sud – eut recours à des *arrieros*, personnages faisant office de muletiers, de guides, voire d'interprètes, les seuls à véritablement bien connaître les chemins à emprunter et les obstacles à éviter. Comme le signale Isabelle Tauzin, depuis les guerres d'indépendance, l'état des routes – non entretenues depuis des années – laissait beaucoup à désirer ; les travaux envisagés par les gouvernements successifs n'avaient pas encore été effectués (Tauzin 2011 : 3-4). Le voyage à dos de mule était donc pénible. Il fallait non seulement connaître l'itinéraire à

[12] Archives familiales de Sartiges, lettre d'Eugène de Sartiges à sa mère (Rio de Janeiro, 27 juillet 1833). Narrant une anecdote dans le récit de son voyage Sartiges écrit « Mon brave domestique mulâtre... » (Sartiges 1851c : 1044) : s'agissait-il d'un Antillais ?

[13] Tristan 1999 : 216. Michel Morin était le nom traditionnellement donné en littérature au personnage du factotum, de l'homme à tout faire.

emprunter mais aussi savoir où se trouvaient les relais (les *tambos*), lieux indispensables à tous voyageurs qui y trouvaient repos et – souvent maigres – subsistances ; les *arrieros* constituaient en cela une aide essentielle de par leur parfaite connaissance du terrain. Mais encore fallait-il à Sartiges dresser l'itinéraire global de son voyage, lui donner un sens, une progressivité : quels lieux visiter en priorité ? Par où passer ? Un autre type d'informations lui était alors nécessaire. À ce titre, la famille de Sartiges conserve dans ses archives une série de cartes manuscrites, indiquant par tronçons l'itinéraire à suivre depuis Arequipa jusqu'à Lima dont la découverte fut une heureuse surprise. Qui avait bien pu tracer pour lui ces cartes ? C'est encore Flora Tristan qui fournit la réponse, lorsqu'elle évoque son « cousin Althaus, qui leur avait fait une carte de route pour se rendre au Cuzco » (Tristan 1999 : 216). La jeune femme, d'origine péruvienne par son père, venait elle aussi d'arriver au Pérou afin de tenter de récupérer l'héritage auquel elle pensait avoir droit ; elle était alors hébergée par sa famille à Arequipa. Parmi les membres de sa famille se trouvait « Clemente » Althaus, époux de l'une de ses cousines, Manuela Flores. Althaus était un ancien officier allemand, venu au Pérou pour participer aux guerres d'émancipation puis qui, une fois établi sur place, avait été engagé par le gouvernement afin de dresser la cartographie au pays. Il avait donc passé des années à arpenter le terrain, du Nord au Sud. C' était donc la personne la plus indiquée pour tracer des itinéraires pour Sartiges. Non seulement jusqu'à Cusco, comme l'écrit Flora Tristan, mais sur l'ensemble de son parcours. Les cartes aujourd'hui conservées dans la famille de Sartiges couvrent, par tronçon, quasiment tout son voyage jusqu'à Lima : la première feuille montre le trajet depuis Arequipa jusqu'à Confital, en direction du lac Titicaca[14] ; la suivante concerne Confital et les alentours du lac Titicaca (fig.2) ; la troisième part du lac Titicaca pour remonter vers le nord jusqu'à Cusco ; vient ensuite une carte de la « vallée sacrée », depuis Cusco jusqu'aux ruines incas d'Ollantaytambo en passant par Pisac (cette feuille comporte en outre en annotation une suite de lieux remarquables à visiter, comme un guide le ferait pour un touriste) ; les suivantes indiquent la route à suivre pour aller de Cusco à Abancay ; d' Abancay à Ayacucho ; puis du lac Ñahuinpuquio à la lagune de Chinchaycocha, en passant par Huancayo, Ocopa et Tarma ; la dernière va de Yauli à Lima. Ces documents sont remarquables tant par leur clarté d'exécution que par leur rareté. Outre l'information donnée par Flora Tristan, la comparaison avec l'une des rares cartes manuscrites d'Althaus ayant subsisté au Pérou, semble assez convaincante pour lui en attribuer la paternité[15].

[14] Il est à noter que la partie supérieure de cette même feuille donne également l'itinéraire d'Ayacucho à Huancavelica.

[15] La carte publiée par Felipe Barreda (1958) dans sa biographie de Clemente Althaus (de son vrai nom Clemens von Althaus), « Croquis de la frontera del norte del Perú », présente des similitudes quant à l'écriture et la manière de légender et symboliser les divers points remarquables. Les cartes vues chez M. de Sartiges correspondent à plusieurs tronçons du voyage d'Eugène de Sartiges : Cette suite de cartes correspond globalement à l'itinéraire emprunté par Sartiges ; la seule inconnue étant la dernière partie de son voyage non évoquée ni dans ses lettres ni dans son récit publié.

Fig.2 : carte manuscrite des environs du lac Titicaca (coll. part.)

Munis de cet itinéraire précis et bien entendu guidé par un *arriero*, Sartiges et son homme à tout faire pouvaient se lancer sur la route vers la sierra puis le lac Titicaca. Le recours aux *tambos* et autres relais se trouvant sur leur itinéraire était une possibilité pour trouver le vivre et le dormir, mais les voyageurs pouvaient aussi certainement compter sur les lettres de recommandation rédigées par Don Pio Tristan, le chef de la famille qui l'avait hébergé, l'une des personnalités les plus influentes du Pérou méridional ; ces lettres lui permirent vraisemblablement de rencontrer un accueil prévenant en de nombreux points de son voyage. Eugène de Sartiges l'écrit d'ailleurs à sa mère alors qu'il a déjà bien avancé dans son périple : « Partout j'ai été reçu avec intérêt et empressement et partout, je puis dire, j'ai mérité l'un et l'autre »[16]. Les informations et conseils donnés par ses hôtes au fil de son voyage lui furent, nous allons le voir, plus d'une fois utiles, notamment afin de satisfaire sa curiosité pour les ruines antérieures à la Conquête. L'archéologie fut semble-t-il l'une des motivations premières pour partir visiter le Pérou ; c'est du moins ce qui ressort de l'un de ses premiers courriers à sa mère évoquant ce projet de voyage : « Du Chili je vais à Lima, capitale du Pérou ; je visite cette province remarquable par ses restes d'antiquités indiennes et ses mines d'or, d'argent et de cuivre »[17]. Après Arequipa, l'étape suivante de son périple fut La Paz, en Bolivie, avant de remonter vers le nord et Cusco, la capitale inca, en

[16] Archives familiales de Sartiges, lettre de Sartiges à sa mère (Cusco, 11 avril 1834).

[17] Ibid. (Rio de Janeiro, 27 août 1833).

passant par le lac Titicaca, lieu d'origine mythique des Incas. On ignore s'il expérimenta avant Cumana (sur la rive bolivienne du lac Titicaca) la pratique de la fouille archéologique, du moins est-ce en ce lieu qu'il situe dans son récit l'une de ses tentatives pour découvrir des objets antiques :

> Il y a dans ce pays une croyance généralement admise, c'est qu'on aperçoit des flammes au-dessus des endroits où des trésors sont enfouis. Quand je demandai à l'intendant de la ferme quelles étaient les chulpas du voisinage qui n'avaient point été ouvertes, il me répondit qu'il me montrerait les chulpas où la flamme brillait, et me procurerait des Indiens pour faire les excavations. (Sartiges 1851b : 876)

Le résultat de ces excavations fut assez décevant : outre une petite momie (qui tomba en poussière sous ses yeux quelques minutes après son exhumation), Sartiges ne put en sortir que quelques céramiques simples et de grandes épingles en cuivres (*topos*). Quelques objets de la collection Sartiges entrée au musée d'ethnographie du Trocadéro en 1894 et actuellement conservés au musée du quai Branly pourraient éventuellement correspondre à ces fouilles.D'autres en revanche– notamment quelques aryballes[18] de très belle facture -, également censés provenir de Cumana, ne semblent pas avoir été trouvés par Eugène de Sartiges lui-même. Dans la mesure où celui-ci détaille dans son récit le produit de ses maigres découvertes[19], il paraît évident qu'il n'aurait pas manqué de mentionner des vases aussi remarquables que ces aryballes incaïques s'il les avait exhumés lui-même. Il semble plus probable qu'il en ait fait l'acquisition, peut-être par l'entremise de son informateur rencontré à l'hacienda de Cumana. C'est d'ailleurs sans doute le cas de la plupart des objets composant la collection Sartiges du musée du quai Branly. En effet, contrairement à ce qu'avance un peu hâtivement Léon Lejéal dans un article consacré à cette collection (Lejéal 1902), le voyageur n'évoque pas vraiment d'autres fouilles en dehors de celles menées rapidement à Cumana, puis plus tard à Choquequirao. Les quelques objets censés provenir de Cusco ont peut-être été achetés sur place[20].Quant aux vases mochica et chimu[21], il est bien entendu peu probable que Sartiges les ai découverts lui-même dans d'hypothétiques fouilles dès lors qu'il ne s'est pas rendu sur la côte nord – région d'origine de ces dernières céramiques. Là encore, il est vraisemblable que Sartiges en ait fait l'acquisition, peut-être lors de son séjour à Lima. Le constat que nous faisons ici n'a rien de spécifique à Eugène de Sartiges, c'est en réalité le cas de figure le plus fréquent pour expliquer le mode de constitution de nombreuses collections précolombiennes entrées en France au XIX^{e} siècle (Riviale 1996). Cela n'enlève rien à l'intérêt patent manifesté par notre voyageur quant aux

[18] Il s'agit des pièces portant les numéros 71.1894.105.1, 2 et 3.

[19] Les objets 71.1894.105.16, 17 et 18 pourraient de manière plus vraisemblable correspondre à ses propres découvertes.

[20] Par exemple les numéros 71.1894.105.5, 13, 14, 20.

[21] Les objets 71.1894.105.8, 9, 21, 22.

vestiges archéologiques : Sartiges les évoque à de nombreuses reprises dans son récit de son voyage tout en documentant l'aide qui lui fut apportée– comme ce fut le cas pour quantités d'autres « proto touristes » amateurs d'antiquités :

> Pendant le temps que dura mon excursion dans l'île de Titicaca, je reçus l'hospitalité dans une grande ferme dont l'intendant mit beaucoup d'obligeance à me servir de truchement pour obtenir des Indiens tous les renseignements en leur pouvoir sur les monuments de l'île. (Sartiges 1851b : 882).

C'est son exploration des ruines de Choquequirao qui en fournit l'exemple le plus patent. En effet, sans les informations et l'aide apportées par quelques personnalités locales, la « découverte archéologique » faite par Eugène de Sartiges n'aurait pas été possible. Quittant Cusco, il s'apprêtait à prendre la route pour rejoindre Lima, sans doute avec quelques regrets :

> Il m'en coûtait surtout de quitter la haute région du Pérou sans avoir visité une sorte d'Herculanum péruvien sur lequel j'avais recueilli, chemin faisant, les récits les plus étranges : la ville antique de Choquequirao, à peu près perdue dans les âpres solitudes de la sierra qui porte son nom. Le curé du village de Curaguasi, était un antiquaire : il me parla de ces ruines d'un ton mystérieux bien fait pour redoubler ma curiosité. Je n'y tins plus, et au lieu de me diriger vers Lima, je pris le chemin de la haute cordillère, d'où je devais gagner les gorges où se cachent, sur les bords de l'Apurimac, les monuments de Choquequirao. Le curé antiquaire me donna une lettre pour le maître de poste de Mollepata, village où je devais m'écarter de la grande route de Lima pour y gagner les Andes. (Sartiges 1851c : 1019-1020)

Pour accéder à Choquequirao, il fallait d'abord se rendre à l'hacienda de Huadquiña, point névralgique depuis la vallée de l'Urubamba, permettant l'accès au piémont amazonien des Andes (par où Sartiges passera pour aller voir un village habité par les Indiens Antis), ou en prenant un chemin vers l'ouest de rejoindre au fleuve Apurimac. Se frayer un chemin jusqu'au site archéologique convoité était loin d'être aisé :

> Je dis à mon hôte de Guatquinia le motif de mon excursion et mon espoir de pénétrer à Choquequirao. Il me représenta que la chose était à peu près impossible, à moins que l'on n'ouvrît un sentier dans les bois qui couvrent la pente des montagnes jusqu'à l'Apurimac, et nous convînmes que quinze travailleurs, dirigés par un Indien qui avait pénétré quatre années auparavant dans Choquequirao, débarrasseraient la route des obstacles les plus gênants. Le propriétaire de Guatquinia eut la complaisance de se charger pour mon compte des détails de l'opération. (Sartiges 1851c : 1023)

Si ce site inca était connu, il ne suscitait pas pour autant d'intérêt spécifique de la part des érudits locaux, qui le considéraient comme faisant partie du paysage historique et culturel régional et ne voyaient pas pour autant nécessité d'en faire une étude savante en règle. En revanche, le fait qu'un voyageur étranger s'y intéressât était susceptible de susciter un regain de curiosité, dans la mesure où l'on soupçonnait éventuellement que derrière la curiosité scientifique pouvait se dissimuler en réalité une chasse au trésor :

> On se préoccupait d'ailleurs dans le pays d'une entreprise qu'on regardait comme très audacieuse, et un cousin de mon hôte accourut de vingt lieues pour partager les fatigues et les profits du *descubrimiento*. Mon hôte et son parent espéraient découvrir des trésors enfouis depuis la Conquête ; ils me proposèrent de faire trois parts de tout ce que nous devions immanquablement trouver. (Sartiges 1851c : 1036)

Il fallut plusieurs jours d'un pénible et dangereux cheminement avant de parvenir au site niché dans les hauteurs surplombant le rio Apurimac. Sartiges et ses partenaires séjournèrent quelques jours sur place, chacun s'affairant selon ses aspirations mais aussi en dépit des obstacles rencontrés :

> Dans mes projets de fouilles à faire et des plans à lever, je n'avais pas fait entrer une des conséquences forcées de l'abandon du terrain pendant des siècles, la végétation qui envahit tout. Ce ne sont pas seulement les rues, mais les maisons et les murs mêmes des maisons qui sont garnis d'arbres et de plantes grimpantes. Impossible de dessiner l'ensemble de la ville […]. Nous fîmes déblayer la place et les édifices qui y touchent […]. Pendant que je m'occupais à dessiner les veilles maisons de Choquequirao et à mesurer leurs portes et fenêtres, mes co-associés fouillaient la terre partout où ils croyaient reconnaître des traces d'enfouissement […]. On sonda donc dans plus de dix endroits, et toujours inutilement. (Sartiges 1851c : 1038-1040)

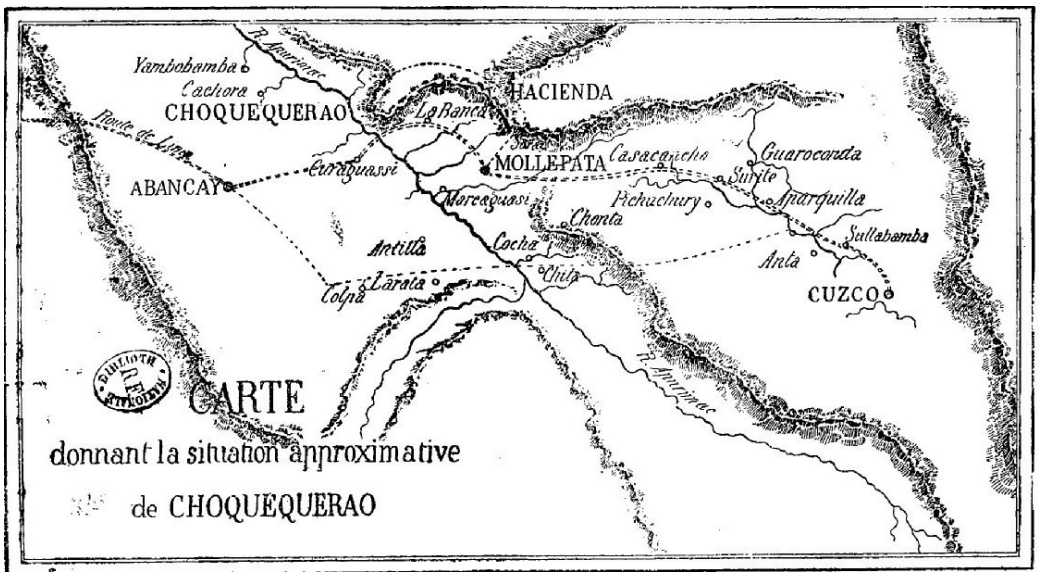

Fig.3 : « Carte donnant la localisation approximative de Choquequerao [sic] », Actes de l'Institution ethnographique, 1878, pl.XXXIX

Passés les premiers instants de fièvre de la découverte, la lassitude face aux difficultés du terrain s'installa au sein de l'équipe, qui au bout de quelques jours décida de rebrousser chemin. Si scientifiquement – autant que pécuniairement – l'entreprise s'avéra assez décevante, elle était néanmoins tout à fait audacieuse. Si le site avait déjà été visité au XVIII^e^ siècle, Eugène Sartiges fut peut-être le premier à l'évoquer dans une publication internationale, et bien peu d'explorateurs parvinrent après lui à atteindre ces ruines jusqu'à la fin du XIX^e^ siècle. La seule grande exception survint pourtant curieusement seulement treize ans plus tard, en la personne de Léonce Angrand, autre diplomate, aussi audacieux qu'il était discret (Riviale 2001). Après avoir séjourné une première fois au Pérou entre 1834 et 1839 et avoir arpenté de nombreux chemins de traverse tant sur la côte que dans la sierra, Angrand eut l'occasion de traverser une nouvelle fois le Pérou en 1847 : afin de rejoindre son nouveau poste d'affectation à Chuquisaca (Bolivie), il décida d'emprunter la route de la sierra depuis Huancayo jusqu'au lac Titicaca (donc, le même chemin que celui emprunté par Sartiges en 1834 mais dans le sens inverse). On ignore dans quelles circonstances le diplomate entendit lui aussi parler de Choquequirao (puisque Sartiges n'avait pas encore publié ses articles dans la *Revue des deux mondes*[22]), mais chemin faisant Angrand parvint lui aussi à accéder au site dans deuxième moitié du mois de septembre ou bien au début du mois d'octobre 1847. Il y demeura plusieurs jours, le temps de faire des dessins et des relevés

[22] Néanmoins Angrand était en poste à Lima en 1835 lorsque Sartiges s'y trouvait ; il n'est donc pas interdit de penser que les deux hommes eurent l'occasion de se rencontrer et de converser sur le voyage de ce dernier et sur son expédition à Choquequirao.

architecturaux de divers ensembles de bâtiments en ruines[23]. Léonce Angrand ne publia rien lui-même sur le sujet mais il communiqua ses observations et esquisses à Ernest Desjardins, qui lui consacra quelques pages de son livre intitulé *Le Pérou avant la conquête espagnole*, soulignant lui aussi le caractère périlleux de son exploration, tout en accentuant l'aspect mystérieux de ces ruines :

> ...les difficultés que présente cette excursion sont si grandes que deux Européens seulement l'ont entreprise avec succès : M. le comte de Sartiges en 1834 et M. Angrand, en 1847 […]. Les Indiens ont servi de guides aux deux explorateurs français. On peut soupçonner même que les indigènes y peuvent parvenir par un autre chemin plus sûr et plus commode dont ils se gardent bien de révéler l'existence aux blancs ; car la tradition rapporte que des trésors immenses ont été enfouis parmi ces ruines, à l'arrivée des Espagnols, lorsque les derniers rejetons de la race du soleil se retirèrent dans cet asile sauvage (Desjardins 1858 : 138-139).

À peu près au moment où Desjardins écrivait ces lignes, deux jeunes explorateurs, les frères Ernest et Alfred Grandidier, chargés d'une mission scientifique officielle par le gouvernement français, tentaient d'approcher ces ruines, mais sans succès. Les indispensables guides faisaient défaut :

> M. Tejada, ancien préfet du département du Cuzco, avait quelques années auparavant, pénétré jusqu'à ces antiquités ; mais ses guides avaient depuis succombé, victimes d'une épidémie qui avait désolé tout le pays, il n'existait plus qu'un vaquero qui, tout jeune, y avait accompagné son père et M. Tejada ; néanmoins nous ne voulûmes pas renoncer à notre expédition. On connaissait la direction dans laquelle se trouvait l'emplacement de Choquequirao mais on ignorait les moyens d'y parvenir. (Grandidier 1861 : 153).

Après une longue et pénible errance à travers un végétation touffue et escarpée, les deux frères et leurs guides inexpérimentés renoncèrent et rebroussèrent chemin. Quelques années plus tard - plus précisément en 1865 - Émile Colpaërt, autre individu chargé d'une mission d'exploration par le ministère de l'Instruction publique, publiait à Paris une intrigante carte de cette région, où il situait assez précisément le site de Choquequirao – bien qu'il ne s'y soit vraisemblablement pas rendu. On peut raisonnablement penser que lui aussi avait obtenu des informations de personnalités locales bien renseignées[24]. Enfin, une dizaine d'années plus tard, Charles Wiener, un

[23] Ses dessins sont conservés à la Bibliothèque nationale de France, au département des estampes et de la photographie.

[24] Cette carte (intitulée « Mapa del departamento del Cuzco », dédiée au préfet de ce même département) serait pour partie le résultat de ses propres explorations aux alentours de Santa Ana et d'éléments qu'il aurait réunis auprès d'informateurs ; il est à noter que sur sa carte sont aussi représentés (mais sans les nommer) les hauteurs surplombant l'Urubamba où se trouvent le Machu Picchu et le Huayna Picchu (Riviale 2013 : 8). Elle a aussi été publiée par Thibault Saintenoy dans sa thèse de doctorat consacrée au

autre chargé de mission scientifique qui pourtant avait été briefé en détail par Léonce Angrand lui-même, dut abandonner l'idée d'accéder aux ruines. Depuis Mollepata, il écrivit à son mentor : « *Je ne vais bien entendu nullement à Choquequirao. J'ai vu cette Cuna del oro, comme Moïse a vu la terre promise, des hauteurs de Incahuasi. Comment avez-vous pour entrer dans ce nid d'aigle ? Je 'y comprends rien* ».[25]

Le séjour d'Eugène de Sartiges au Pérou est associé à un autre site archéologique majeur : Pachacamac, un centre cérémoniel pré inca situé sur la côte à quelques kilomètres au sud de Lima. Parmi les papiers lui ayant appartenu, aujourd'hui conservés par son son descendant, se trouve un plan manuscrit du site. Hormis un plan nettement plus ancien, ne présentant aucune similitude avec celui-ci, dessiné par un certain Jozef Juan en 1793 (Eeckhout 1999 : 106 et suiv.), on ne connaît pas de plan de Pachacamac datant du premier tiers du XIX[e] siècle[26], donc contemporain du passage de Sartiges au Pérou. En fait il s'agit d'une version préparatoire[27] à un plan publié par Mariano Eduardo de Rivero et Johann Jakob von Tschudi, dans leur fameux ouvrage *Antigüedades peruanas*, édité à Vienne en 1851. Dans un petit ouvrage publié à Lima en 1841, Rivero évoquait déjà un plan de Pachacamac qu'il avait réalisé et qu'il escomptait vraisemblablement publier prochainement[28] (Rivero 1841 : 30).

site de Choquequirao ; cet auteur souligne en outre le fait que jusque dans les années 1920 toutes les représentations graphiques de cette région présentent la même erreur d'orientation de la vallée de l'Apurimac, ce qui pourrait laisser supposer que tous leurs auteurs se sont mutuellement influencés ou bien ont repris des informations antérieures sans y voir le problème (Saintenoy 2011 : 432). La carte dont disposait Sartiges présente cette même erreur d'orientation. Sur l'historique du site voir aussi Romero 1909.

[25] Archives nationales, F/17/3014/1, lettre de Charles Wiener à Léonce Angrand (Molle-molle, 12 janvier 1877). Il est à signaler que c'est dans des circonstances à peu près similaires à celles rencontrées par Sartiges que Wiener entendit, pour sa part, parler du site de Machu Picchu – suffisamment précisément pour être en mesure de localiser sur une carte ce site -, et cela trente-quatre ans avant sa découverte officielle par Hiram Bingham (Riviale 1996 : 142 et Riviale 2013 : 2).

[26] Je remercie Peter Eeckhout pour ses informations relatives à l'historique des travaux archéologiques sur le site de Pachacamac.

[27] Il s'agit de la planche LV de l'atlas publié en 1851. Seuls quelques détails diffèrent entre cette planche lithographiée et le dessin vu chez M. de Sartiges.

[28] De la page 29 à la fin (page 55), Rivero livrait au public les légendes d'un ensemble de planches (dessinées ou gravées?) constituant un atlas grand in folio qu'il disait avoir déposé à Paris, probablement dans l'attente d'une hypothétique publication. Cette section de l'ouvrage était intitulée « Descripción de monumentos, idolos, huaqueros, vasos, etc. pertenecientes a los antiguos peruanos », le plan de Pachacamac correspondant à la planche 2.

Fig.4 : plan de Pachacamac. Encre sur papier (coll. part.)

C'est donc une copie manuscrite de ce plan qu'Eugène de Sartiges a rapporté en France ; on ignore néanmoins dans quelles circonstances il avait pu se la procurer : eut-il l'occasion de rencontrer personnellement Rivero à Lima, ou à Arequipa, puisque ce dernier était originaire de cette ville ? Ou bien avait-il été en contact avec quelqu'un de son entourage ? Sartiges se rendit-il lui-même à Pachacamac ? Autant de questions encore non résolues, dans la mesure où il ne parle pas d'une telle excursion, ni dans son récit publié, ni dans ses lettres. Toujours est-il que ses papiers personnels montrent qu'il avait réuni pendant son voyage une documentation autant utile durant son expédition qu'après, dans la perspective d'une possible publication.

Des matériaux réunis par Eugène de Sartiges dans la perspective d'une publication ?

Alors qu'il s'apprête à quitter définitivement Lima, Sartiges écrit à sa mère une dernière lettre, dans laquelle il déclare : « J'ai écrit en France et je pense qu'on me fera un mérite de ce voyage, sinon, je publierai mes observations sur ces pays qui, je crois, pourront intéresser le public »[29]. Flora Tristan, qui l'avait observé, lors de leur rencontre à Arequipa, affirmait que Sartiges prenait quantité de notes, afin sans doute de conserver non seulement la mémoire des informations qu'on lui livrait, mais aussi ses propres impressions et observations. On dispose malheureusement aujourd'hui de peu

[29] Archives familiales de Sartiges, lettre d'Eugène de Sartiges à sa mère (Lima, 15 avril 1835).

d'éléments permettant de savoir de quoi et comment étaient constituées ces notes ; pour le moment seuls quelques feuillets manuscrits difficiles à déchiffrer ont été retrouvés, et ils semblent plutôt correspondre à des brouillons préparatoires au récit publié ou à des mémoires plus générales sur sa vie. En revanche, ses héritiers conservent encore un ensemble de dessins tout à fait passionnants. Il s'agit pour la majorité d'entre eux de dessins à l'aquarelle produits par le fameux artiste mulâtre liménien Pancho Fierro. Ce premier constat n'a rien de remarquable, en effet de nombreux voyageurs ou résidents étrangers ont rapporté en Europe de tels dessins produits en série par cet artiste populaire. Parmi les diplomates contemporains de Sartiges et de son voyage au Pérou, on citera notamment Léonce Angrand – évoqué plus haut – et Amédée Chaumette-des-Fossés, premier représentant consulaire français qui, bien qu'ayant cessé ses fonctions diplomatiques était demeuré au Pérou ; tous deux sont connus pour leur importante collection de dessins d'art populaire du Pérou (Majluf 2016). Mais les dessins rapportés par Eugène de Sartiges présentent un intérêt qui dépasse leur seule dimension ethnographique ou leur fonction de simple souvenir touristique. En effet, plusieurs dessins de sa collection personnelle comportent des annotations (« annexe à la feuille... ») qui laissent penser qu'il en avait choisi certains, voire qu'il les avait commandités expressément, en vue de constituer un ensemble d'illustrations pour une publication à venir. De fait, plusieurs d'entre eux correspondent à des anecdotes ou des observations apparaissant dans son récit de voyage publié en 1851 : « Indiens dansant » (« annexe à la feuille 58 ») ; « marchands circulant dans l'acho » (« annexe à la feuille 159 ») ; corrida (« annexe à la feuille 174 ») ; « Lancier des troupes régulières » (« annexe à la feuille 187 ») ; « Scène du jour de la fête des morts » (annexe à la feuille 190 ») ; etc. Deux autres de ces dessins ont tout particulièrement retenu notre attention pour ce qu'ils révèlent de leur contexte de réalisation. Ces deux dessins sont clairement d'une autre main que celle Pancho Fierro ; ils sont très certainement l'œuvre d'un officier de la marine française, qui s'est efforcé – mais de façon assez malhabile - de s'approcher du style de l'artiste péruvien. En voyant ces aquarelles nous avons eu, en effet, la surprise de constater qu'elles étaient rigoureusement identiques à des planches proposées dans une vente aux enchères organisée au Museo de Arte de Lima en 2014, lesquelles étaient attribuées selon le catalogue à « Hipolyte Jouvin [sic], marin et cartographe français[30] » (*Subasta de verano* 2014 : 19). Quel lien pouvait-il y avoir entre cet individu et Eugène de Sartiges ? Une recherche au service historique de la Défense nous a permis non seulement de retrouver la trace d'un Hipolyte Jubin, officier de marine, mais aussi de comprendre dans quelles circonstances nos deux protagonistes avaient pu se rencontrer.

[30] Il s'agit de douze aquarelles dans le registre icongraphique « types et costumes » bien connu au Pérou dans la première moitié du XIX^{e} siècle. En fait, seule quelques-unes peuvent être attribuées à Hipolyte Jubin (ses initiales se trouvent d'ailleurs sur l'une d'entre elles), les autres ont manifestement été réalisées par d'autres artistes. Cet ensemble fut acquis il y a quelques années par un collectionneur résidant à Paris, qui les mit ensuite en vente à Lima en 2014. Je remercie Percy Reinoso pour ses informations ; je remercie également le Museo de Arte de Lima pour ses informations complémentaires et les photographies communiquées.

En 1835, ce dernier occupait le poste de second du commandant du brick *L'Actéon*, navire de guerre français alors affecté à la station navale du Pacifique et se trouvait dans la rade du Callao (le port de Lima), dans l'attente de son retour en France. Au même moment Eugène de Sartiges annonçait à sa mère son prochain départ : « Dans dix-sept jours j'embarque sur le brick de guerre *L'Action* [sic, en fait *L'Actéon*] ». De par ses fonctions diplomatiques, Sartiges pouvait en effet voyager sur les navires de la marine nationale ; c'est donc à bord de ce brick qu'il put retourner au Brésil. Chemin faisant, Sartiges eut certainement l'occasion de relater à Jubin son voyage au Pérou et de lui montrer les aquarelles qu'il avait acquises avant son départ. On peut alors imaginer que Jubin lui proposa d'illustrer de sa main quelques-unes de ses anecdotes. Tel serait notamment le cas de cette scène représentant des Indiens armés de piques se défendant contre un taureau lancé en pleine course ; cette anecdote eut lieu dans le village de Chincheros (sur la route menant d'Andahuaylas à Ayacucho) où Sartiges s'était arrêté afin d'assister à une procession religieuse (Sartiges 1851c : 1045).

Fig.5 : Courses de taureau à Chincheros. Annexe à la page 83. Aquarelle attribuée à Hypolite Jubin (coll. part.)

L'officier de marine se représenta visuellement la scène et en exécuta apparemment deux exemplaires identiques, avant d'en remettre un au diplomate pour conserver l'autre. D'autres aquarelles exécutées par Jubin et vendues à Lima en 2014

indiquent qu'il s'inspira en outre d'autres dessins – cette fois bel et bien produits par Pancho Fierro – acquis par Sartiges[31].

Un dernier dessin illustre peut-être un certain sens de l'autodérision de la part d'Eugène de Sartiges. Il représente trois individus dépouillés de leurs vêtements juchés sur un âne tiré par un paysan indien ; l'un de ces trois personnages étant très vraisemblablement Sartiges lui-même. L'incident auquel il a trait n'est pas relaté dans son troisième article publié par la *Revue des deux mondes* et il n'y fait que vaguement allusion dans la dernière lettre qu'il envoie à sa mère depuis Lima : « Qu'il vous suffise de savoir que j'ai vu tout et échappé à tout ce qu'il y avait de dangereux dans ce pays : chemins affreux, sauvages, fièvres et voleurs de grands chemins »[32]. On n'aurait sans doute jamais rien su de cette anecdote de voyage s'il n'y avait pas eu le témoignage d'un autre voyageur – britannique – qui se trouvait sur place à ce moment-là et qui rencontra Sartiges le lendemain de l'incident. Le 25 mars 1835 Eugène de Sartiges, le colonel Wilson (consul général de Grande-Bretagne à Lima) et Lord Edward Clinton (commandant d'un navire britannique qui se trouvait en station devant le Callao) étaient partis faire une promenade à cheval dans la campagne de Chorillos, lieu de villégiature à quelques kilomètres de Lima, lorsqu'ils furent rattrapés par une troupe de *montoneros*, dévalisés et quasiment dénudés. C'est sur le dos d'un âne trouvé sur le chemin qu'ils firent leur rentrée penaude en ville. Le récit du voyage effectué par ce noble Anglais était agrémenté d'une lithographie illustrant l'attaque des trois Européens et d'une autre les représentant sur le dos de l'âne ; l'auteur précisait que cette illustration avait été réalisée à partir d'un dessin fait par le consul Wilson lui-même et d'après ses propres indications (Campbell Scarlett 1838 : II, 108). Vraisemblablement, cette mésaventure fit rapidement le tour de la capitale et des artistes s'emparèrent de cette histoire pour produire des dessins satiriques[33].

[31] Une aquarelle intitulée « Saya y fraile dominicano debajo de los portales » [femme portant la saya et frère dominicain sous les arcades » et comportant l'annotation -certainement plus tardive - « par H. Jubin » est clairement inspirée de deux aquarelles vues chez M. de Sartiges : une représentation identique des arcades bordant la place d'Armes de Lima, d'une part, et d'autre part, le dessin d'une femme ayant exactement la même position. On peut dès lors supposer que Jubin les vit durant le voyage retour de *L'Actéon* à partir de mai 1835 et s'en servit comme modèle pour ses propres créations.

[32] Archives familiales de Sartiges, lettre d'Eugène de Sartiges à sa mère (Lima, 15 avril 1835).

[33] Nous en connaissons au moins deux versions : celle rapportée par Eugène de Sartiges et une autre acquise probablement durant cette même période par Amédée Chaumette des Fossés. Ce dernier dessin se trouve aujourd'hui dans les collections de l'Université de Yale.

Fig.6 : le consul Wilson, Lord Clinton et Sartiges juchés sur un âne. Aquarelle attribuée à Pancho Fierro (coll. part.)

Une fois rentré à Rio, Eugène de Sartiges reprit ses fonctions de secrétaire de la légation de France, puis poursuivit dans les années suivantes sa carrière de diplomate. Il disposait peut-être déjà d'une version aboutie de son récit de voyage mais, accaparé par ses missions diplomatiques, il ne se préoccupa plus de son projet de publication. Jusqu'en 1851, lorsque pour une raison inconnue, il se décida à publier le récit de son voyage au Pérou (à moins qu'il n'ait été sollicité pour cela ?). Il venait alors d'être nommé ministre plénipotentiaire aux États-Unis et était visiblement embarrassé par le style léger de ce récit de jeunesse, partagé qu'il était entre son désir de voir son récit publié et ce qu'il considérait comme susceptible d'entacher la dignité de ses hautes fonctions diplomatiques. D'où la démarche qu'il fit auprès de François Buloz, directeur de la *Revue des deux mondes* :

> Monsieur, Je profite du retard imprévu à la publication du 1er article de mes récits de voyage pour vous prier de les signer uniquement des initiales de mon nom E. de S. et non pas de mon nom in extenso. Ces récits assez divertissants pour le public sont peut-être un peu jeunes pour mon âge et ma position et je préférerais un demi anonymat. Je suis en goût de travail en ce

> moment, et j'espère pouvoir vous confier un de ces jours, un travail plus sérieux que je signerai tout au long.[34]

La *Revue des Deux Mondes* avait été fondée en 1829 par l'imprimeur François Buloz, Prosper Mauroy et Pierre de Ségur-Dupeyron qui, en reprenant l'ancien *Journal des Voyages*[35], voulaient ouvrir un nouvel espace de réflexion sur le monde et les relations internationales. Si la littérature y était très présente, les récits de voyages et les études sur les plus diverses régions du monde y étaient également très nombreuses. Souvent l'œuvre de diplomates en poste à l'étranger, ces analyses présentaient au public des contrées souvent encore peu connues. Le pittoresque et l'anecdotique n'en étaient pas exclus, cependant la qualité « d'expert » de leur auteurs leur offrait une caution de « sérieux » auprès d'un lectorat exigent qui ne voulait pas se contenter de récits superficiels et attendait plutôt des éléments « certains », « pondérés », des informations fiables sur les ressources naturelles, le mode de gouvernance, les mœurs locales des régions évoquées, que l'on pouvait ainsi comparer avec la France ou les grandes nations européennes.

La publication du récit d'un voyage effectué plus de quinze ans auparavant n'aurait pu être qu'un feu de paille, la réminiscence sans lendemain d'un souvenir nostalgique appartenant à un passé révolu, pourtant Sartiges manifesta encore par la suite son intérêt pour l'américanisme. En 1862, il fit parvenir à la société d'ethnographie depuis Berlin où il était de passage, un essai intitulé « L'éléphant était-il connu des anciens Américains ? ». Loin d'être une simple curiosité anecdotique, cette interrogation s'inscrivait dans à les préoccupations scientifiques de l'époque : beaucoup d'historiens et d'archéologues s'interrogeaient sur de possibles liens historiques entre l'ancien et le Nouveau monde. Par conséquent, le fait de mettre en lumière l'existence sur le continent américain d'un animal réputé appartenir à une toute autre partie du monde (l'Afrique mais aussi l'Asie) permettait d'argumenter cette hypothèse. Dans ces mêmes années, l'artiste voyageur-archéologue Jean-François Waldeck avait déjà cru reconnaître des pachydermes parmi les foisonnants bas-reliefs mayas[36] ; la question n'avait donc rien de farfelue. Cette interrogation trouvait aussi ses racines dans les nombreuses théories

[34] Bibliothèque de l'Institut, Ms.LOV.H.1429-1434, lettre d'Eugène de Sartiges à François Buloz (sans date). Cette suite de trois livraisons apparut sous la signature de « E.S. de Lavandais » puis « E. de Lavandais » (en référence au Lavandès, une terre du Cantal à laquelle sa famille fut longtemps associée). L'année précédente il avait publié dans la même revue un texte intitulé « La Cour de Téhéran en 1845, ou Ne réveillez pas le chat qui dort » (livraison du 15 juillet 1850), inspiré par son expérience diplomatique en Perse.

[35] *Journal des voyages, découvertes et navigations modernes ou Archives géographiques du XIXe siècle, contenant l'analyse des voyages nouveaux les plus remarquables imprimés en Europe…*, *rédigé par une Société de géographes et de voyageurs français et étrangers* ; publié par MM. Verneur et Frieville jusqu'en 1825 puis par MM. Frick et Villeneuve jusqu'en 1829.

[36] Cf. son interprétation de certains glyphes mayas observés à Palenque (par exemple sur la planche 38 de l'ouvrage publié avec Brasseur de Bourbourg : *Monuments anciens du Mexique et du Yucatan. Palenque, Ocosingo et autres ruines de l'ancienne civilisation du Mexique*. Paris, Arthus-Bertrand, 1866).

émises depuis le milieu du XVIII[e] siècle qui attribuaient aux grandes civilisations américaines une origine chinoise. Alexander von Humboldt lui-même avait accordé tout son crédit à l'hypothèse d'une origine asiatique des peuples amérindiens. A partir de là, il était aisé de soutenir que non seulement les populations, mais leur émergence vers la civilisation était aussi le fait d'une grande culture asiatique. Les interprétations diffusionnistes visant à expliquer telle ou telle curiosité culturelle observée au Nouveau-Monde occupèrent largement les premiers congrès internationaux des américanistes tenus régulièrement à partir de 1875.

Dans une lettre à sa mère, écrite depuis Cusco, Eugène de Sartiges suggérait déjà ce possible lien entre Incas et Chinois : « La nation péruvienne au moment de la Conquête marchait à une civilisation non pas européenne mais asiatique dans le genre de la civilisation chinoise ». Le fait qu'il ait adressé son mémoire à la société d'ethnographie orientale et américaine n'est d'ailleurs pas surprenant. Cette société savante fondée en 1859 par des personnalités telles Léon de Rosny, Hyacinthe de Charencey, Edmé Jomard, Alfred Maury, Adrien de Longpérier et Charles Brasseur de Bourbourg, visait à confronter, voire rapprocher les faits culturels des deux continents. Sartiges évoluait dans ce même milieu intellectuel[37]. La question posée dans l'article envoyé à la société d'ethnographie en 1862 reposait sur l'observation d'un vase en terre cuite préhispanique qu'il avait vu au cours de sa visite du musée de La Paz, en Bolivie en début de l'année 1834 : il avait en effet cru reconnaître un éléphant dans un motif ornant ce vase. Son interprétation donna lieu à de vives discussions non seulement au moment même de sa lecture au sein de l'association, mais aussi bien des années plus tard dans d'autres cercles[38]. Le dessin qu'il en avait fait fut même utilisé pour une exposition organisée par la société d'ethnographie dans le cadre de l'Exposition universelle de 1867 à Paris, comme l'indique le catalogue de cette manifestation :

> 393 : Vase à l'éléphant de La Paz (Bolivie), peint à l'huile [par Léon de Rosny] d'après une aquarelle de M. le comte de Sartiges, ambassadeur de France près le Saint-Siège. Ce vase antique a été l'objet de nombreuses discussions scientifiques parmi les américanistes qui ont cru y voir figurée l'image d'un éléphant, pachyderme de la faune asiatique, ce qui

[37] Sartiges fut d'ailleurs membre de la société d'ethnographie à partir de 1866 ; en 1878 il fut même élu président de l'Institution ethnographique (l'entité réunissant les divers avatars de cette association : la société d'ethnographie, la société américaine, l'athénée oriental et la société des études japonaises) ; cette affiliation et sa position honorifique sont aussi la manifestation d'une sociabilité érudite courante dans son milieu social. Sartiges était en outre suffisamment intime avec Léon de Rosny pour apparaître comme témoin sur l'acte de naissance de sa fille Isis en 1879 (Fabre-Muller *et.al.* 2014 : 111).

[38] Le marquis de Nadaillac fit référence à cet article dans une conférence donnée devant la société d'anthropologie de Paris en 1886, consacrée à une pierre gravée trouvée en Pennsylvanie représentant un mammouth s'approchant d'un village indien. On peut supposer qu'il s'agissait d'une contrefaçon ou bien d'une farce, mais Nadaillac était convaincu que cet artefact était une preuve de plus de l'existence de ce type d'animal sur le continent américain et de sa contemporanéité avec les populations amérindiennes (Nadaillac 1886).

contribuerait à établir l'hypothèse de relations entre l'Asie et l'Amérique à une époque antérieure à Christophe Colomb. (*Exposition universelle de 1867*… : 23-24)

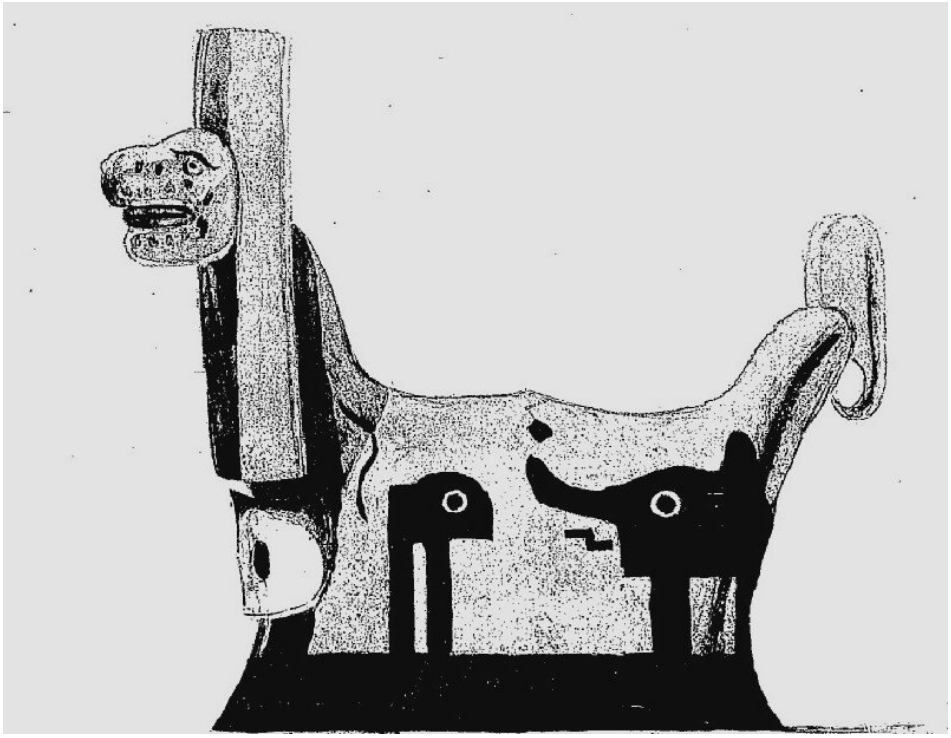

Fig.7 : « Vase à l'éléphant de La Paz », Notice de l'exposition de la société d'ethnographie, 1867

Plus tard encore, il fut de nouveau amené à se remémorer ce voyage fondateur. En 1878, Eugène Sartiges, qui venait d'être élu président de l'Institution ethnographique, fut invité à donner une conférence ; il revint alors sur son exploration pionnière du site de Choquequirao, plus de quarante ans auparavant :

> Je m'étais beaucoup avancé en offrant au bureau de la société Américaine de France de donner à cette section de l'Institution ethnographique, qui m'a fait l'honneur de me nommer son président, lecture de quelques notices inédites d'un voyage que j'ai accompli il y a près d'un demi-siècle, dans le haut et bas Pérou […]. Je me suis mis à feuilleter mes notes de voyage dans l'espoir d'y trouver quelque épisode qui eût échappé aux publications contemporaines. Ce que j'y ai rencontré d'un peu nouveau, c'est le compte-rendu d'une excursion entreprise à travers les Andes, à la recherche d'une cité qui fut la dernière capitale du dernier des Incas. (Sartiges 1878 : 31).

Cette conférence n'offre rien de nouveau par rapport au récit de son expédition publié en 1851 si ce n'est quelques illustrations tirées d' esquisses[39] qu'il avait réalisées au cours du voyage, depuis les environs du lac Titicaca jusqu'à Choquequirao, en passant par Cusco. Mais elle permet de constater que Sartiges avait conservé toutes les notes qu'il avait prises au cours de son périple : les avait-il conservé uniquement pour son usage personnel (ou familial), ou bien escomptait-il en tirer un récit plus abouti un jour ? Peut-être la consultation exhaustive de ses papiers permettrait-elle de le déterminer.

Conclusion

Tant dans ses lettres à sa famille que dans son récit publié dans la *Revue des deux mondes* Eugène de Sartiges présente son voyage au Pérou avec une certaine distanciation et un ton léger qui pourraient donner une idée quelque peu erronée du personnage et de ses motivations, pour ne laisser que l'image d'un dilettante en voyage d'agrément. Cette image est d'ailleurs renforcée par son allure frêle (Fig.1), quasiment efféminée, si l'on en croit le portrait un peu cruel livré par Flora Tristan : « L'enveloppe de ce vicomte ressemblait à celle de ces jeunes Anglaises que nous rencontrons quelquefois sur nos promenades ». Pourtant, elle et son entourage devaient admettre sa curiosité et son étonnante résistance quand les circonstances l'imposaient :

> ...il recherchait l'instruction partout où il espérait la rencontrer. Il mettait bien ses plaisirs en première ligne ; mais, chemin faisant, il recueillait çà et là des renseignements sur les pays qu'il parcourait. Il prenait beaucoup de notes, questionnait les personnes capables, et donnait à l'examen des choses une attention assez soutenue […]. M.de Sartiges trouvait charmant de coucher en plein air, par terre, sur un sac, au milieu d'une pampa et pendant son séjour chez M. Le Bris il ne cessa de se plaindre de la dureté des sièges en usage à Arequipa. (Tristan 1999 : 216).

Guidé par son intérêt pour l'histoire et l'archéologie, il ne se limita pas non plus aux chemins balisés, comme en témoigne. son expédition à Choquequirao. Il subsiste en outre quelques témoignages matériels de cet intérêt marqué pour les civilisations anciennes : ses tentatives de fouilles archéologiques aux abords du lac Titicaca ; ses collectes d'artefacts préhispaniques dans cette même région (même s'il s'agit

[39] Jusqu'à présent un seul dessin pouvant lui être attribué a été retrouvé parmi ses papiers personnels (la représentation d'un bâtiment de style inca observé sur une île du lac Titicaca, différent de celui gravé et inséré dans l'article de 1878). En revanche, il est à noter que la carte publiée dans ce même article (sur laquelle est localisé le site de Choquequirao, voir fig.3) est rigoureusement la même que l'une des cartes manuscrites vues chez M. de Sartiges en 2019 (la seule différence étant l'adjonction du toponyme « Choquequirao », ce qui est tout à fait compréhensible dans la mesure où cette carte lui avait été vraisemblablement confiée au début de son voyage, avant que Sartiges envisage son excursion vers ce site).

probablement plus d'objets acquis en cours de route que trouvés lors de ses propres excavations) ; ses dessins d'objets et de ruines ; cet intrigant plan du site de Pachacamac qu'il se procura on ne sait dans quelles circonstances. Tout cela démontre là aussi son talent pour rencontrer les personnes compétentes. Car Sartiges a su s'appuyer sur quantité de personnes au cours de son voyage : il était parfois accompagné (et pas seulement par son domestique et son *arriero*), mais également aidé, conseillé, renseigné par des individus rencontrés au cours de son périple. Nous en voulons pour preuve non seulement ses propres dires concernant ses fouilles et ses expéditions en forêt ou dans les Andes, où il évoque ses compagnons de circonstance, mais aussi divers témoignages matériels (les objets, cartes, plans et dessins) qu'il en rapporta. En cela, Sartiges – comme bien d'autres voyageurs de son temps – a joué en quelque sorte le rôle de « passeur » culturel et scientifique entre deux mondes : dans ses conversations avec les élites sud-américaines, il est possible qu'il se soit fait l'avocat d'idées – probablement conservatrices – européennes, et à l'inverse il emportait en France quantité de documents, d'informations et d'idées relatives à l'histoire indigène, autant de matériaux produits localement, parfois peut-être de manière très informelle, mais qui seraient ensuite reformulés et exploités selon les critères académiques en vigueur dans les cercles savants européens, contribuant ainsi à alimenter un champ d'étude alors en construction depuis peu.

Références

Bareda, Felipe A. *Al servicio del Perú. General Clemente de Althaus*. Lima, 1958.

Béraud, Gilles. *Lettres d'Amérique d'Alcide d'Orbigny*. Editées par Gilles Béraud avec la collaboration d'Enric Miret et Daniel Dory. La Rocjhelle, Rumeur des Ages, 2002.

Campbell Scarlett, P. *South America. The Pacific; Comprising a Journey Across the Pampas and the Andes, From Buenos Ayres to Valparaiso, Lima, and Panama*. London, Henry Colburn, Publisher, 1838. 2 vol.

Desjardins, Ernest. *Le Pérou avant la conquête espagnole*. Paris, Arthus Bertrand éditeur, 1858.

*Des voyageurs à l'épreuve du terrain. Études,enquêtes, explorations (1800-1960).*Catalogue de l'exposition organisée aux Archives nationales d'avril à septembre 2016.

Eeckhout, Peter. *Pachacamac durant l'Intermédiaire récent. Étude d'un site monumental préhispanique de la côte centrale du Pérou.* BAR International Series 747, 1999.

Exposition universelle de 1867 au Champ de Mars à Paris. Notice descriptive de l'exposition ethnographique de la société d'ethnographie, rédigée par la commission spéciale d'organisation. Paris, Bureaux de la société d'ethnographie, mai 1867.

Fabre-Muller, Bénédicte, Pierre Leboulleux et Philippe Rothstein (dir.). *Léon de Rosny (1837-1914). De l'Orient à l'Amérique*. Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2014.

Grandidier, Ernest. *Voyage dans l'Amérique du Sud. Pérou et Bolivie*. Paris, Michel-Lévy frères libraires-éditeurs, 1861.

Lecoq, Patrice. « Le site inca de Choqek'iraw (Pérou). Nouvelles données sur l'histoire précolombienne », *Nouvelles de l'archéologie*, 1111/112, 2008, pp.122-128.

Lejéal, Léon. « La collection de M. de Sartiges et les Aryballes péruviens du Musée ethnographique du Trocadéro », *Transactions of the International Congress of Americanists*. Washington, 1902*, pp.75-86*

Majluf, Natalia. *La creación del costumbrismo. Las acuarelas de la donación Juan Carlos Verme*. Lima, Museo de Arte, Instituto francés de Estudios andinos, 2016.

Nadaillac, Jean François Albert de. « La pierre de Lenape », *Bulletins et mémoires de la société d'anthropologie de Paris*, 1886, pp.118-122.

Porras Barrenechea. « Prologo », in *De Sartiges – Botmiliau. Dos viajeros franceses en el Perú republicano*. Lima, Editorial Cultura antartica S.A., 1947.

Porras Barrenechea. « Deux voyageurs français au Pérou républicain : de Sartiges et Botmiliau » in *La Culture Française au Pérou (discours et écrits)*. Lima, 1958, pp. 23-40.

Rivero, Mariano Eduardo de. *Antigüedades peruanas*. *Parte primera.* Lima, Imprenta de José Masias, 1841.

Rivero, Mariano Eduardo y Juan Diego de Tschudi. *Antigüedades peruanas*. Viena, 1851.

Riviale, Pascal. *Un siècle d'archéologie française au Pérou (1821-1914)*. Paris, L'Harmattan, 1996.

Riviale, Pascal. « Léonce Angrand, le charme discret d'un collectionneur américaniste », *Alma*, 2, 2001, pp.28-34.

Riviale, Pascal. « De l'exploration de la vallée de l'Urubamba à la « découverte » du Machu Picchu au XIX^{e} siècle : une histoire d'enjeux divergents », *Histoire(s) de l'Amérique latine*, 9, 2013, pp.1-37.

Romero, Carlos. *Informe sobre Choqquequirau*. Lima, Imprenta de Federico Barrionuevo, 1909.

Saintenoy, Thibault. *Choqek'iraw et la vallée de l'Apurimac. Paysages et sociétés tardives*. Thèse de doctorat, sous la direction de Jean-François Bouhard et Patrice Lecoq. Université de Paris 1, 2011.

Sartiges, Eugène de. « Voyage dans les républiques de l'Amérique du Sud. Aréquipa, Puno et les mines d'argent », *Revue des deux mondes*, janvier 1851a, pp.356-379.

Sartiges, Eugène de. « Voyage dans les républiques de l'Amérique du Sud. La Bolivie, le Haut-Pérou, La Paz, le Cusco », *Revue des deux mondes*, mars 1851b, pp. 870-907.

Sartiges, Eugène de. « Voyage dans les républiques de l'Amérique du Sud. Les Antis, les ruines de Choquiquirao, le Bas-Pérou, Lima », *Revue des deux mondes*, juin 1851c, pp. 1019-1059.

Sartiges, Eugène de. « L'éléphant était-il connu des anciens Américains ? », *Actes de la société d'ethnographie*, tome IV, 1864, pp.57-58.

Sartiges, Eugène de. « L'antique cité de Choquequerao », *Actes de l'Institution ethnographique*, nouvelle série, tome 2, 1878, pp. 31-46.

Subasta de verano. Lima, Museo de Arte de Lima, 2014.

Tauzin-Castellanos, Isabelle. « Chemins, mules et refuges dans les Andes : le témoignage d'Eugène de Sartiges et de ses contemporains (1833) », in Isabelle Tauzin-Castellanos, *A pied, à cheval, en voiture : l'Amérique indépendante et les moyens de transport*. Pessac, Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine, 2011, pp.19-38.

Tristan, Flora. *Pérégrinations d'une paria (1833-1834)*. Tome 1, Paris, Indigo et côtés-femmes éditions, 1999.